

04/02/2017

La Nouvelle République des Pyrénées - "Percolateur", chronique de Christian Laborde

Né en 1993 chez Laurent Jalabert - je veux dire à Mazamet -, Simon Johannin publie, aux Editions Allia, « L'été des charognes », roman destroy-rural. Si « L'été des charognes » a pour décor, pour scène syllabique, un village, il tourne d'emblée le dos à la littérature « campagnarde », école de Brive and C°, à tous ces romans champêtres ressuscitant à l'aide de clichés en cascade et d'intrigues sans éclat un temps vieux et soi-disant bon. Ici, on est dans la terre jusqu'au cou, et la cruauté bat son plein. Le patelin s'appelle La Fourrière et n'est pas, loin s'en faut, le paradis des animaux. Le roman s'ouvre par le caillassage à mort du chien de la voisine. Il est vrai que cette « grosse conne » avait volontairement écrasé le chat du gamin qui raconte l'histoire.

Simon Johannin a la patate et surtout la... papatte. Il n'a besoin en effet que de quelques mots pour faire surgir La Fourrière devant nos yeux : « J'ai grandi à La Fourrière, c'est le nom du bout de goudron qui finit en patte d'oie pleine de boue dans la forêt et meurt un peu plus loin après les premiers arbres. La Fourrière, c'est nulle part ». De cette forêt, un écrivain sans envergure ferait sans hésiter surgir un sanglier. Y a pas de sanglier chez Johannin, juste des mouches hitchcockiennes : « Les mouches elles sont partout, elles font des guirlandes à travers les pièces le long des fils collants qu'on a installés là pour les piéger, et il y en a tellement qu'on voit très vite plus les fils. C'est comme des gros câbles noirs qui vibrent jusqu'à ce que tout le monde soit mort dessus. « Elles font tant de bruit à l'intérieur des maisons, les mouches, que les gens préfèrent manger dehors : vive les grillades ! Chacun a son barbecue. Johannin consacre deux lignes à l'ustensile et nous en bouche un coin. Le barbecue en question n'a pas été acheté à Conforama ou à Leroy Merlin. C'est « une moitié de ballon d'eau chaude disqué dans sa longueur et posé sur des tréteaux en fer ». Un barbecue punk en quelque sorte, aussi beau que ces vieilles baignoires à pied qui dans les prés servent d'abreuvoir pour les bêtes.

« L'Été des Charognes », donc. Et qui dit charogne dit puanteur. Les puanteurs, ici, sont cruelles, comme dans le fameux sonnet de Rimbaud, et le lecteur en prend plein le pif : bêtes crevées, pourritures, sueurs, crasse, fringues humides « sent[ant] très fort la fumée, comme l'odeur des vieux quand ils ont fumé une cigarette sous la pluie. »

La Fourrière pue la mort. Et la vie, c'est la langue de Simon Johannin, une langue débridée, électrique, slameuse. Simon Johannin écrit pied au plancher. Johannin nous gratifie, d'une page l'autre, de scènes puissantes, comme l'enterrement de la vieille Didi. Elle avait connu l'amour à 17 ans et priait pour que chaque gamin du village connaisse le bonheur d'aimer. Elle avait 17 ans, et le village lui fit payer très cher son aventure. L'amour morfle au pays des charognes.

Quand le héros et son pote Jonas quittent La Fourrière, c'est pour rejoindre un internat qui ressemble à un chenil. Ils s'éloignent ainsi des champs, des rivières, des animaux : « Des animaux il ne restait plus que les rats qui traversaient les rues en courant et les chiens des flics qui nous reniflaient le cul plusieurs fois par semaines. » Et puis arrive Lou : « A chacun sa charogne. La mienne s'appellera Lou. ».

Si vous avez envie de prendre une histoire poétique et rude en pleine gueule et le monde avec, lisez « L'été des Charognes » !

Christian Laborde